

Arrachements...

Aldo NAOURI**

Communication faite aux Journées d'étude
du 20 et 21 janvier 1990
"Place du père, violence et paternité"
organisées par
"CHAMPS"
3, rue Hippolyte Flandrin
69001 LYON

Monsieur Graham est un homme jeune à l'allure féline et au visage toujours tendu. Il est pourvu d'une intelligence hors du commun et bourré d'une considérable énergie.

Monsieur Graham met un point d'honneur, quels que soient le jour ou l'heure, à être présent à la moindre consultation de chacun de ses enfants. Ce détail pourrait paraître sans intérêt. Mais il faut dire que, des enfants, Monsieur Graham en a plusieurs, dont certains sont d'ailleurs du même âge ...et de mères différentes bien entendu! On pourrait croire que Monsieur Graham collectionne les mères tout comme il collectionne les enfants. Il n'en est rien: Monsieur Graham collectionne essentiellement les enfants. Il en a cinq, de cinq femmes différentes, faites toutes curieusement d'ailleurs, un peu sur le même moule. Chacune de ces cinq femmes sait l'existence des autres et assume totalement la charge matérielle de son petit "Graham", qui a été fait un jour sur mesure et sur commande et qui ne l'attache en rien par la suite au géniteur qu'elle s'est choisi.

Monsieur Georges est un autre type d'homme et un autre type de collectionneur. A l'opposé de Monsieur Graham, il est quelque peu rond, jovial et serein. Il me faut un certain temps pour comprendre que deux des nombreux enfants qu'il accompagne sont bien de lui. J'ai l'occasion alors de comprendre aussi que, sa vie professionnelle le mettant en contact constant avec de nombreuses jeunes femmes, il s'intéresse plus particulièrement à celles qui sont à l'évidence enceintes et dont le partenaire a fui l'assomption de la grossesse en cours. Il leur montre, alors, une sollicitude inusitée. Il les accompagne à l'accouchement. Il leur offre ses services masculins pour les tâches

* Pédiatre, auteur notamment de " Une place pour le père" (Seuil, 1985) et " Parier sur l'enfant" (Seuil, 1988)

qui en relèvent et pour le long temps de la petite enfance; sans jamais pour autant avoir de relation sexuelle avec ses protégées. Monsieur Georges offre à la cantonade son trop plein de désir de paternité.

Monsieur Garni est d'une autre facture. Il a une toute autre histoire. La paternité a fondu sur lui, d'une manière inhabituelle, alors qu'il a dépassé la cinquantaine. Il avait jusque là passé une dizaine d'années à nurser une compagne, elle-même déjà grand mère et par ailleurs lourdement handicapée par les interventions chirurgicales multiples que lui a occasionnées une sale maladie. Cette compagne découvre un jour que, pour aller mieux, ce qu'il lui faudrait, ce serait un petit enfant à élever. Monsieur Garni, qui se sait pourtant stérile depuis toujours, agrée cependant avec enthousiasme à cette demande. Il entreprend d'obtenir rapidement l'adoption d'une petite cynghalaise que sa compagne va chercher seule, sur place. Il apprend alors que pour obtenir légalement le statut de père de cette enfant, il lui faut en épouser la mère adoptive, autrement dit sa compagne. Il y est personnellement prêt; mais, elle, lui refuse le mariage et c'est le début du drame.

La palette des situations, entre ces extrêmes, est inépuisable; mais je n'ai malheureusement pas le temps d'en prolonger l'exploration.

Je voudrais seulement dire qu'on peut aisément imaginer les difficultés existentielles d'enfants qui s'y trouvent confrontés et dont le nombre ne fait que s'accroître. Et ajouter que, si nos contemporains arrivent à en être réduits à cette prétendue inventivité qui, au demeurant, ne résout rien, c'est probablement pour n'avoir pas réussi à contrôler la violence qui s'attache aux fonctions parentales au point d'en rendre l'exercice problématique.

Mais un tel contrôle est-il possible?

Freud nous avait prévenus contre une pareille illusion.

Pourquoi, donc, alors même que notre siècle est baigné des messages de la psychanalyse, cette illusion continue-t-elle de faire autant de dégâts?

Je ne répondrai pas à cette question en me penchant sur les situations acrobatiques que j'ai rapportées: elles ne sont que les résultats de l'évitement brouillon de cette question. Je me pencherai sur une situation, elle aussi extrême, mais cependant plus proche des schémas habituels.

Je le ferai par le truchement de l'histoire d'un enfant que j'appellerai Mika.

Mika est un garçon de 11 ans qui a demandé, sans que personne autour de lui ne le lui suggère, de rencontrer quelqu'un à qui parler.

Il m'est présenté par ses parents.

C'est un garçon dont le moins que je puisse en dire — pour ridicule et

insuffisante que soit la formule — c'est qu'il est peu banal.

Mika a toutes les qualités. Toutes, sans exception.

Il est sain. Il est beau. Il est calme, poli et tranquille.

Il parle couramment le japonais qui est la langue de son père, et, bien entendu, le français qui est la langue de sa mère. Mais il ne se contente pas de parler parfaitement ces deux langues, il en parle également, avec des qualités de linguiste qui forcent l'admiration. Il ne craint pas d'établir des rapports pertinents entre les structures expressives et tient sur le sujet des propos fournis, diserts, maîtrisés et stupéfiants. Il s'exprime d'ailleurs, en français, dans une langue d'une rare qualité, avec un vocabulaire d'une richesse peu commune où se note le respect méticuleux, sans être forcé, de la moindre nuance.

Il est arrivé en France à l'âge de quatre ans et il fréquente, depuis cet âge, l'école japonaise; il m'explique qu'il est dans une classe qui correspond à notre sixième et dit ne pas y rencontrer de difficulté. Euphémisme que ses parents corrigent aussitôt, en précisant qu'il est de loin le meilleur élève de sa classe, dans toutes les matières sans exception.

En plus donc des qualités que je viens d'évoquer, Mika a aussi celle de ne pas avoir la "grosse tête".

Il joue aussi du violon, depuis l'âge de cinq ans. Remarquablement, au point d'ailleurs d'avoir été le motif d'une brouille historique entre deux grands professeurs qui se le sont longtemps disputés.

Entendons-nous: Mika n'est pas un banal "surdoué". Il est fascinant et on ne peut pas, à son contact, ne pas être touché par un authentique, et jusque-là inimaginable, état de grâce.

Mika me formule personnellement sa demande en disant avoir voulu et vouloir rencontrer quelqu'un avec qui il puisse parler pour dire ce qui le préoccupe. "J'ai bien mes deux parents, ajoute-t-il très vite. Ils sont toujours disponibles et attentifs. Je sais qu'ils sont toujours prêts à m'écouter. Mais avec eux je ne peux pas me permettre d'exprimer le fond de ma pensée parce que j'ai peur de les mettre parfois dans une posture difficile" (sic).

Qu'est-ce qui préoccupe Mika?

Ses parents se sont séparés depuis quelques mois.

Il dit de la chose: "je crois qu'ils ont bien fait; ils ont évité la multiplication de violentes disputes et ils ont recouvré, à bien des égards (resic), une certaine paix. Mais mon drame à moi, c'est que, quand je suis avec mon père, ma mère me manque et quand je suis avec ma mère c'est mon père qui me manque."

Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître au demeurant que ses parents se sont admirablement débrouillés en la circonstance, puisque l'aménagement des lieux de vie et le partage de son temps ont été organisés de la manière la plus intelligente et la moins contraignante qui soit.

Une rencontre avec un garçon de cette qualité ne peut pas ne pas soulever une foule de questions. Et je ne parle pas des questions en principe préalables à toute cure. Mais d'autres questions qui débordent la cure et qui sont néanmoins inévacuables parce qu'elles s'adressent, autant à la nature de la rencontre elle-même, qu'aux qualités sans nombre du sujet rencontré.

Car nous pouvons imaginer de quelle quantité et de quelle qualité d'amour ce garçon a dû bénéficier pour parvenir à épanouir avec autant de bonheur l'intégralité de ses potentialités. Mais nous ne pouvons pas, ce faisant, ne pas créditer l'aventure même de ses procréateurs d'une quantité et d'une qualité d'amour au moins équivalentes. Or, si nous le faisons, nous ne pouvons que nous retrouver alors dans la même interrogation que lui et ressentir avec la même intensité la stupeur douloureuse qui a été au principe de son appel à l'aide. Nous n'avons pas d'autre choix, alors, que de nous demander pourquoi une aventure placée sous le signe d'aussi bénéfiques auspices a pu rencontrer une limite ou un terme.

Le débroussaillage de cette piste prendra le temps de deux rencontres avec les parents de Mika.

J'en extrairai les principaux éléments, tout en sachant que je m'expose par ce biais à l'aplatissement de l'émotion et à l'évacuation radicale de la vertu des associations.

N'en est-il pas invariablement ainsi, pourrait me souffler Mika, quand on donne à un récit une allure progressive? Elle ne peut que dénaturer l'effet de la découverte des points signifiants qui se fait forcément sur un mode foncièrement différent.

La mère de Mika, professeur de lettres, a obtenu un jour un poste d'enseignante à l'Université de Nagasaki. Elle y a rencontré son mari qui, lui-même enseignant en "Design", était désireux d'apprendre le français et y suivait son cours.

De cette rencontre la mère dira, au cours de notre travail, des années après donc, avec une certaine véhémence — à mettre sur l'effet du recul mais qui me servira d'indice — : "Mon arrivée au Japon était comme la concrétisation enfin atteinte d'un rêve ancien. Ce rêve j'ai toujours souhaité le réaliser mais je le pensais fou et inespéré. Je n'avais pas pu apprendre le japonais, je n'ai appris que le chinois. Si bien qu'à mon arrivée sur place, si je parvenais à comprendre la langue écrite, je ne comprenais cependant pas la langue parlée. Quand j'ai rencontré mon mari, j'ai cru que nous pourrions chacun parler

petit-nègre dans la langue de l'autre; au lieu de quoi le français a très vite prévalu".

Pour expliquer son attrait pour l'exotisme et pour une aventure lointaine (qui n'est pas sans préfigurer un premier et considérable arrachement), elle dira que son père parlait une langue autre que le français, dont sa mère, institutrice, l'a toujours tenue à l'écart parce qu'elle la trouvait méprisante. De ce père, mort accidentellement quand elle était petite, elle ajoutera qu'elle ne sait pas même — et ce n'est pas faute qu'elle ou son frère n'aient interrogé leur mère — de ce père mort, elle ne sait même pas où se trouve la tombe. Et "pour comble de malheur, ajoute-t-elle, ma mère a décidé de donner après sa mort son corps à la science!".

Le père de Mika, lui, a perdu son père quand il avait cinq ans. Sa mère très âgée et toujours vivante "a traversé deux veuvages, la guerre, et le grand tremblement de terre de Tokyo". Il la décrit comme une femme autoritaire, énergique et pleine de vie. "Elle est superlativement japonaise, enchaîne, à son propos, sa belle-fille. Elle s'exprime dans le meilleur japonais qui soit, celui qui fait abstraction du sujet et des temps des verbes, si bien qu'il fallait toujours, dans nos conversations, que ma belle-soeur, me traduise ce qu'elle me disait, en japonais compréhensible pour moi."

Propos qui n'est pas sans évoquer pour moi un autre propos, du père cette fois, qui avait dit un peu auparavant, qu'un père "est toujours symboliquement présent". Je mets côte à côte ces deux fragments de phrases dans lesquels j'entends, pour ma part, que la structure linguistique de la langue japonaise, donnant prééminence au symbolique, semble être capable de se mouvoir dans une narration en élidant les sujets, sans perdre pour autant en intelligibilité. Comme si le sujet était une donnée tellement triviale qu'elle peut même se passer des précisions de temporalité.

La progression du travail demeure longtemps pénible, parce que l'émotion qui circule chez l'un et chez l'autre des parents est extrêmement intense et qu'elle se trouve ravivée à un point difficilement supportable toutes les fois que je cherche à aborder les raisons qui ont provoqué la rupture.

Je finis cependant par apprendre que c'est la mère de Mika qui a décidé de revenir en France, ne supportant plus la pesanteur de la société nippone autant que l'atmosphère de son travail et, glisse-t-elle sans y prendre garde, le silence qui s'était installé dans son couple. Son mari, malgré son handicap linguistique au plan professionnel, accepte de tenter l'aventure. Or, en France c'est lui qui réussira à percer, et brillamment. Néanmoins la situation conjugale continue de se dégrader.

Au lieu de mettre ces faits sur le compte d'une extinction progressive du chatolement du rêve, je propose de tenter de procéder à leur relecture à partir du silence déjà ancien et dont l'installation au sein du couple a à peine été effleurée.

J'ai beaucoup de mal à faire entendre ma question.

Un silence, d'une autre nature celui-là, s'installe.

La mère de Mika semble s'être soudain absentée; à moins qu'elle ne se soit sentie épuisée par ces nombreuses évocations. Le père, lui, semble absorbé et très ému. Je le suspecte de chercher les mots idoines pour exprimer sa pensée sans ambiguïté.

Il prend la parole pour m'avertir qu'il va me répondre par une métaphore architecturale. Il me dit avoir compris, au travers de nos échanges, que les langues seraient comme des structures porteuses, mais que si elles sont porteuses, elles ne préjugent cependant pas de ce qu'elles portent ou peuvent porter.

Je souscris à la pertinence de sa métaphore.

Il me raconte alors, sans transition, avoir appris que son père, longtemps avant de mourir, avait lui-même dessiné sa propre tombe telle qu'il la voulait et que cette tombe était absolument singulière — à ma demande, il me dessine la tombe de son père et, en comparaison et à la même échelle, une tombe banale. Puis il finit par me raconter que, lorsqu'il est retourné récemment au Japon et qu'il a voulu emmener son fils sur la tombe du grand père, il n'a hélas retrouvé qu'une tombe banale: elle avait été refaite par sa mère, avec la complicité de sa soeur.

Je postule pour ma part, et sur ces indices, que quelque chose a dû se passer, pour le père de Mika, à un moment de sa vie, qui l'a brutalement confronté à la jonction bijectionnelle de Mika et sa mère et que ce spectacle a dû lui être insupportable au point de le réduire au silence. Mais que ce silence, généré par une violence très ancienne, brutalement revenue à la surface et fortement refoulée, a eu comme avatars aussi bien la mise à l'écart de sa femme, avec le cortège de leurs disputes, que l'énergie qu'il a déployée dans un autre registre pour parvenir rapidement à la situation brillante qu'il occupe.

Il n'en reste pas moins que le bagage de départ de Mika, lui, est demeuré malgré tout inentamé.

Il a eu une mère, aimante et certainement heureuse d'avoir ce fils de cet homme-là, de cet homme capable de formuler que le "père est toujours présent dans le symbolique" au point de pouvoir restituer par la même occasion à sa femme, à la mère de son enfant, la validité de ce qu'elle a toujours perçu comme une vérité première dans son propre parcours: son père, son propre père à elle, a existé, même si dans la réalité, il avait été réduit à peu de chose par sa mère. Elle est parvenue au moyen de son mariage hyper exogamique, à fuir la mainmise de sa mère sur elle, et à restaurer le second pan d'un oedipe amputé.

Mais Mika a eu aussi un père fonctionnel parfait à tous points de vue. Un père qui n'en a pas plus fait son objet ou sa chose, mais qui a su occuper sa place en assumant comme il l'a pu, et dans une indicible solitude, la formidable violence par

laquelle il s'est senti envahir, à un moment de sa vie, face au spectacle de la dyade qui l'excluait et dont il pouvait subodorer les délices pour les avoir probablement vécus lui même dans un passé refoulé et inaccessible. Ajoutez à cela le père mort et le discours qui s'y réfère et vous obtiendrez, en prime, la culpabilité qui a certainement contribué à réduire cet homme au silence.

Que ce père ait assumé la violence qui l'a traversé sans en faire pâtir son fils, je prétends que c'est probablement ce qui a permis à ce fils de continuer, même dans des conditions de vie familiale difficiles, de conserver l'intégralité de ses points de repères et d'épanouir toutes ses potentialités.

Parce que la violence dont il est question, peut aboutir, elle, à toutes sortes d'autres conséquences, si personne n'est là pour la vivre et l'assumer sans s'en laisser déborder.

Dans le récit que j'ai fait, nous évoluons dans une structure sociale dont nous avons perçu quelques indices au travers des considérations linguistiques: cette prégnance du symbolique, cette place faite au père, cette séparation spatialisée du signifiant — localisé dans le registre auditif auquel sont destinés les sons — et du signifié — dévolu à l'écriture d'idéogrammes destinés au seul registre visuel. Cette structure sociale, qui a marqué aussi tangiblement les différences, est-elle étrangère à l'attitude fortement surmoïque du père de Mika?

Une structure sociale, quoiqu'on en dise, n'est jamais tout à fait innocente des faits qu'elle secrète et dont elle inonde chacun. Devrais-je rappeler, ici, que Lacan disait littéralement du social que c'était l'inconscient.

Mais pour aller plus loin, je repasserai scolairement et de manière élémentaire, par le classique et tout simple schéma oedipien.

Que pouvons-nous y constater, qui puisse nous aider à débroussailler notre thème?

La relation mère-enfant — quel que soit le sexe de l'enfant — est uniformément colorée d'une tentation incestueuse à point de départ maternel. Tentation incestueuse qui correspond au désir de remettre en soi ce produit d'une grossesse qui, désormais viable, ne peut, inéluctablement qu'être promis à la mort. C'est un fait inévitable, régulièrement repérable, inscrit dans la psyché de toute femme, coextensif de son statut de mère, et dont la violence de la pression est proprement formidable.

C'est au père qu'est intimé l'ordre d'être le gardien et le censeur de cette tentation pour qu'elle ne soit suivie d'aucun effet. Or, de quoi dispose-t-il aujourd'hui comme toujours? De rien de plus que de la menace qui, seule, est dissuasive. Il n'y a rien

d'étonnant à ce que la relation qu'il instaure à sa femme comme à son enfant soit colorée d'une dimension proprement meurtrière.

Mais si la dimension meurtrière des rapports père-mère et père-enfant s'exprime directement et sans nuance au point d'être immédiatement perceptible par chacun, la dimension mortifère des rapports mère-père et mère-enfant demeure, elle, le plus souvent scotomisée. Ce n'est certes pas une raison pour l'ignorer ou ne pas la désigner comme telle. Mais ce n'est pas simple non plus. Et je peux témoigner, que toutes les fois qu'il m'est arrivé d'en faire état face à un public, j'ai recueilli une désapprobation unanime aussi bien de la part des femmes que de celle des hommes qui ne rechignaient cependant pas à se reconnaître comme soumis aux effets de la violence.

Cette violence bifocale qui entache le statut des fonctions parentales les rend proprement ingérables directement.

Pour résoudre cette difficulté à laquelle elles se sont heurtées, nos sociétés, celles dans lesquelles nous vivons, semblent cependant, pour leur part, n'avoir pas hésité à faire un choix. Elles ont opté pour une forme d'adhésion molle à un inceste sourd, aménagé, incernable, diffus et abâtardi en croyant pouvoir éviter d'avoir à trouver les voies de règlement de l'incontournable dimension meurtrière. Les pères, encombrés de leur violence, dont ils ne savent plus que faire, la retournent contre elle-même: ils censurent, dès lors, leur mouvement naturel au nom d'un idéal qui se veut d'amour. Ils inventent la compréhension et le dialogue. Ils s'essayent dans la séduction, croyant pouvoir récupérer, de la sorte, en prime et à bon prix, un bout de l'ostensible tendresse qui lie mère et enfants. Moyennant quoi, à leur insu, ils désertent la fonction d'assomption de la violence qui les habite et qui, au demeurant, constitue leur meilleure source d'énergie pour pouvoir impulser l'aventure de parentalité dans la durée.

Cette violence meurtrière paternelle, dont nul ne se veut plus le sujet ou le destinataire, cette violence encombrante qui n'a même plus à s'opposer à la violence mortifère maternelle, s'en trouve simplement désinsérée. L'une et l'autre fortement toxiques et destinés en principe à se lier et à annuler leurs méfaits potentiels, se retrouvent désormais libres côte à côte. La violence pure qui en résulte diffuse en tous sens, échappe à toute canalisation et ne cesse de commettre des dégâts, principalement sur l'enfant qui en est le réceptacle le plus immédiat et le réceptacle médian par excellence.

Reste à savoir comment on en est arrivé à ces options.

Je postule que c'est pour avoir rencontré une aporie.

Car cette violence, qui survient toutes les fois qu'une femme se mue en mère, et toutes les fois que la paternité fond soudainement sur l'homme, interpellent la structuration progressive que la vie impose à tout sujet.

Dans d'autres sociétés que les nôtres, celles qui n'ont pas perdu la conscience de la difficulté coextensive à l'exercice des fonctions parentales, des rituels sociaux continuent d'avoir cours à chaque événement important dans la vie du sujet. Ces rituels ont une fonction: ils ponctuent et ordonnent le parcours existentiel comme pour constamment tenter de canaliser la violence sue, pré programmer les arrachements qu'elle commande et en circonscrire les effets dévastateurs qu'une effectuation improvisée peut générer. Mais les rituels sociaux, nos sociétés les ont évacués. Ils ne sont pas toujours facilement explicites, ils heurtent le désir de "glasnost" de la logique linéaire à laquelle nous avons été invités à adhérer, et leur hâtive assimilation à un processus de pensée magique a fini par nous débarrasser de ceux qui avaient encore la vie dure: allez voir du côté des courbes de nuptialité!

Même la vie à deux en a pris pour son grade. Et pour cause!

Car dans une vie à deux, dans ce que j'ai appelé par dérision "une démocratie à deux", chacun se révèle le gardien de l'autre contre cet autre lui-même. Et chacun a le devoir de tracter son partenaire hors de son histoire d'origine pour le faire fondateur d'une nouvelle histoire. Et bien, ce n'est pas par une entreprise progressive de persuasion douce que les faits s'agencent, c'est par une succession d'arrachements violents, brutaux et douloureux. Il est vrai que, de nos jours, si des arrachements se produisent et parviennent à fabriquer une cellule familiale fondatrice, en paraisant sans cesse la stature du père et en aménageant raisonnablement les renoncements maternels, ce sont toujours et invariablement l'homme et la femme que sont les parents qui en payent le prix.

Un prix d'autant plus élevé qu'il se règle sur fond d'une illusion bien entretenue: l'autarcie et le droit au bonheur autant qu'au plaisir multiforme de tout homme et de toute femme. Autrement dit un message hautement toxique que le corps social adresse aux individus, en désertant, lui ce corps social, la fonction médiatrice qui a été longtemps la sienne.

Le talmud enseigne que si un même mot désigne "l'homme" et la "mémoire", et que par ailleurs un même mot désigne la "femme" et le "trou", ces homophonies n'ont rien à voir avec une obscure et inadmissible hiérarchisation des sexes. Elles désignent en fait et précisément la femme comme "un trou de mémoire".

Ce "trou de mémoire", je crois qu'il faut l'entendre comme ce qui désigne chez la femme son oubli immédiat du fait qu'une propension incestueuse a éclos, à son insu, en elle dès la naissance de son enfant. Autrement dit, alors même qu'elle a vécu le désir incestueux de sa mère, qu'elle en porte la trace et qu'elle en a su les méfaits, elle ne peut d'aucune manière conscientiser le sien.

Rien, chez la mère de Mika ne pouvait le lui rappeler ou le lui dire. Rien ne pouvait lui faire imaginer que la relation naturellement tendre à son enfant pouvait

susciter chez le père de cet enfant une émotion à ce point dévastatrice. Elle a été mère, pourrait-elle dire. Mère, un point c'est tout. Mère, instinctivement. Tout comme sa mère l'avait sûrement été pour elle. Et même si elle dénonce la violence de la conduite incestueuse triomphante de sa mère, elle ne peut pas imaginer, qu'au sein de son processus de reproduction (quel mot heureux!), elle soit soumise aux mêmes forces que sa propre mère. On ne peut pourtant pas l'accuser d'avoir contribué à distordre l'imaginarisation du père de Mika par Mika. Lui, Mika, le dit. Et il le dit très vite: son père lui manque, quand il est seul avec sa mère et inversement.

A l'opposé, le père de Mika, encombré de ses réminiscences, se trouve, comme toujours pour un homme, renvoyé à du "déjà su". Il en est toujours ainsi au demeurant, dans une aventure de couple. L'homme ne rencontre le corps d'une femme que sous le signe des retrouvailles. A l'inverse, une femme rencontre le corps d'un homme sous le signe de la découverte.

Retrouvailles, ai-je dit, pour l'homme: retrouvailles, en effet, des délices immédiats de la relation privilégiée avec la mère; mais retrouvailles aussi de la crainte de l'intervention paternelle possible et de la violence ostensible qui la définit.

Découverte, ai-je dit pour une femme: découverte de la mémoire de cet homme qu'elle s'est choisie; découverte étonnée, nécessairement, des effets de cette mémoire, et principalement de ce que cette mémoire a gardé de la relation à la mère.

On peut néanmoins se demander pourquoi un fait comme celui qui a remué le père de Mika, pourquoi un tel fait, banal, courant, pluriquotidien dans la vie familiale ne donne pas lieu à chaque fois à un drame?

Probablement parce qu'il existe, au sein du couple, un acte qui confronte localement et instantanément les deux courants de violence, les canalise et en désarme les potentiels. J'ai nommé le coït qu'une violence extrême caractérise. Sa fonction de décharge énergétique se redouble de surcroît du fait qu'il demeure dans la psyché encore étroitement lié au processus d'engendrement et directement branché sur ses suites possibles de tout ordre.

Le père, l'accomplissant, entreprend de remplir la mère pour compenser la violence du mouvement incestueux de cette mère.

Et elle s'y prête. Elle s'y prête à cause et grâce, entre autres choses, à son "trou de mémoire" qui lui permet éventuellement de ne pas ressasser indéfiniment les effets de la violence qu'elle a parfois ressentie encore un instant plus tôt. Mais en guise de violence, elle aussi, dans cet acte, décharge la sienne, celle qui s'origine dans son aspiration contrariée à désirer réintégrer l'enfant.

Mais aujourd'hui, évidemment, dans une aventure à deux, il ne faut pas compter sans les sortilèges de la liberté sexuelle et sans l'encensement de la genitalité tout

azimut. Ils ont débouté les rituels de leur fonction. Et même l'intimité parentale ne peut pas s'en tenir à l'écart. A la première dispute d'importance, on aura le loisir d'aller hâtivement se chercher une restauration narcissique. On prendra, qui une maîtresse, qui un amant, sans prendre garde au fait que s'il se produit bien dans un tel acte une décharge énergétique, elle n'équivaut à rien de plus qu'une activité masturbatoire dont on sait de quelle négation de l'Autre elle procède.

Autrement dit, la fonction du coït n'est pas univoque.

Or, cette activité génitale au sein du couple parental, je la définis, pour ma part, comme "la poursuite de la facture de l'enfant".

Quand elle est suspendue, la violence se déchaîne, bilatéralement, à d'autres niveaux. C'est alors l'être de l'homme, l'être d'une femme qui en font les frais. Toute adresse de l'un à l'autre ne se fait plus que dans la négation de l'altérité de l'autre.

Pour en revenir à l'histoire de Mika, j'ai entendu, moi, le silence installé dans le couple de ses parents, comme un fonctionnement d'une autre modalité économique: il aura été dressé en barrière pour que soit maintenue à minima l'altérité de l'autre.

Il a été le fait du père. Il a rencontré l'étonnement endolori de la mère.

Mais sur fond de la reprise de leurs discours, que trouvons-nous? D'une part deux tombes, d'autre part une absence de tombe redoublée de la perspective d'une absence de sépulture. Mais d'une part comme d'une autre, la mort comme horizon. La mort comme ponctuation ultime. A ceci près que d'une part, elle est marquée d'une stèle, que d'autre part, comme rien ne peut tangiblement en témoigner, elle reste suspendue, indéfinie et continuellement menaçante. Métaphore on ne peut plus parfaite de ces deux motions qui en relèvent: la violence meurtrière ostensible du père, la violence mortifère planante de la mère.

Est-ce un hasard que, sans médiation, ce ne soit que le silence qui ait pu leur convenir.

C'est pourtant ce silence qui les a concaténées l'une à l'autre et qui a pu les annuler l'une par l'autre.

Je n'en veux pour preuve que ce que Mika est dans sa personne et ce qu'il dit si nettement de sa relation à chacun de ses parents.